

Original citation:

Angermuller, Johannes and Glady, Marc. (2017) La sociologie du langage. Perspectives d'un champ émergent. Langage et société, 2 (160-161). pp. 163-178. ISSN 0181-4095
<http://doi.org/10.3917/lis.160.0163>

Permanent WRAP URL:

<http://wrap.warwick.ac.uk/92403>

Copyright and reuse:

The Warwick Research Archive Portal (WRAP) makes this work by researchers of the University of Warwick available open access under the following conditions. Copyright © and all moral rights to the version of the paper presented here belong to the individual author(s) and/or other copyright owners. To the extent reasonable and practicable the material made available in WRAP has been checked for eligibility before being made available.

Copies of full items can be used for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes without prior permission or charge. Provided that the authors, title and full bibliographic details are credited, a hyperlink and/or URL is given for the original metadata page and the content is not changed in any way.

Publisher's statement:

© Langage et société 2017. Reproduced with kind permission.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

A note on versions:

The version presented in WRAP is the published version or, version of record, and may be cited as it appears here.

For more information, please contact the WRAP Team at: wrap@warwick.ac.uk

Johannes Angermuller, Marc Glady
(2017): « La sociologie du langage.
Perspectives d'un champ émergent »,
Langage et société 160-161: 163-178

La sociologie du langage. Perspectives d'un champ émergent

Johannes Angermuller

Université de Warwick/CEMS/IMM, EHESS
johannes.angermuller@ehess.fr

Marc Glady

Université Paris-Dauphine, PSL Research University
marc.glady@dauphine.fr

1. Introduction

Depuis la fondation de leur discipline, les sociologues s'intéressent au sens social et à sa production¹. En effet, il est difficile d'étudier la société sans rendre compte du sens que les individus attribuent à ce qu'ils font dans une communauté, sans voir comment les savoirs circulent et comment les réalités sont construites par des pratiques sociales qui sont largement des pratiques langagières. Or, si le langage est central dans la manière dont les individus participent à la société, cette spécificité n'a pourtant pas donné lieu à un courant de recherche ou à une perspective théorique et méthodologique établie.

La première tentative de présenter les axes d'un tel programme de recherche revient à Marcel Cohen dans son ouvrage programmatique de 1956, réédité en 1971, qui est divisé en trois parties : le langage comme « puissance » ou activité sociale (l'auteur anticipe les recherches pragmatistes et pragmatiques au niveau « microsociologique »), le langage et les groupes sociaux (au niveau « mésosociologique », qui est aujourd'hui étudié plutôt par les sociolinguistes) et finalement le langage et les « civilisations » (ce qui renvoie au niveau « macrosociologique », c'est-à-dire aux dimensions des structures sociales et de la culture). Plus récemment François Leimdorffer

1. Nous remercions Françoise Dufour pour ses commentaires.

(2011) retrace la prise en compte du langage en sociologie. Trois modalités d'articulation sont repérées au fil de l'histoire de la discipline par l'auteur. Il distingue entre une modalité macrosociologique, opérant au plan de la société et/ou de la culture en tant qu'instance sociale de détermination des phénomènes symboliques et langagiers, et une modalité micro-sociologique qui se situe au plan de l'interaction sociale comme pratique langagière située. Une troisième modalité ressortit à la perspective discursive, transversale par rapport aux niveaux macro- et microsociologiques de la production sociale du sens (*cf.* Angermuller et Wedl 2014 ; Ruiz 2009).

En affirmant l'intérêt et l'heuristique d'une sociologie du langage et en prolongeant ces visions programmatiques, nous souhaitons interroger l'identité propre, les problématiques et les frontières de ce champ qui s'inscrit dans l'espace de réflexion plus large des rapports entre langage et société. Trois objectifs traversent donc cette contribution : passer en revue différentes tentatives historiques de fonder une sociologie de langage, définir les défis et problématiques de ce champ aujourd'hui et finalement donner une idée de possibles cadrages de l'analyse à travers deux exemples de terrains, auxquels est appliqué ce programme de recherche. Si notre cartographie commence par discuter les approches macro- et microsociologiques aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Allemagne et en France (première partie), elle ne manquera pas de constater les limites d'une vision binaire qui oppose le macro et le micro et montrera comment il convient d'aller au-delà, en mettant l'accent sur les *pratiques langagières* (deuxième partie). Dans la troisième partie, nous illustrons cette proposition d'un cadre d'analyse en présentant deux exemples de recherches sociologiques : le premier touchant aux pratiques d'accompagnement des demandeurs d'emploi comme pratiques de production de nouvelles formes d'individuation contemporaines (Marc Gladly), le second portant sur la recherche académique comme une pratique discursive de positionnement des chercheurs (Johannes Angermuller). Dans ces travaux, nous concevons le langage comme une pratique sociale et les pratiques sociales comme des actes linguistiques. Nous adoptons l'idée que le langage est une activité humaine qui puise dans un stock de ressources linguistiques pour réaliser les pratiques sociales.

2. Précurseurs et pionniers d'une sociologie du langage

Si la dimension du sens a toujours été cruciale en sociologie, les pionniers de la discipline ne considèrent généralement le langage que comme un instrument pour y accéder. C'est pourtant à travers le langage que se révèle la valeur idéologique des pratiques (Karl Marx), que les acteurs

communiquent l'intention de leurs actions (Max Weber) ou qu'ils expriment la « conscience collective » d'une société (Émile Durkheim).

De fait, ce sont plutôt des théoriciens du langage et du social comme Valentin N. Vološinov et George H. Mead qui découvrent le langage comme objet digne d'une réflexion propre. Si Vološinov ([1929] 2010) rapporte les pratiques langagières à des inégalités au niveau d'une société et aux idéologies, Mead ([1934] 2006) rappelle la dimension symbolique dans les échanges entre ego et alter. À partir de ces deux théoriciens, on voit ainsi se développer deux traditions d'analyse : une tradition macro qui articule le langage avec les structures et institutions d'une société et une tradition micro qui saisit le langage comme une pratique située entre individus.

Les années 1960, 1970 et 1980 voient émerger plusieurs lignes de recherche qui se réclament explicitement d'une expertise sociologique sur le langage. Aux États-Unis, on peut citer les protagonistes d'un « tournant vers l'acteur » dans les recherches qualitatives, comme Aaron Cicourel, Harvey Sacks et Erving Goffman. Le premier est l'instigateur d'une sociologie du langage dite « cognitive » (1979) qui conçoit le langage comme une pratique située d'individus qui construisent des savoirs sociaux. Le second (Sacks, Schegloff et Jefferson 1974) fonde l'analyse conversationnelle, tandis que le troisième décentre la notion d'acteur en distinguant les trois instances d'animateur, de responsable et d'auteur (Goffman 1987). Si ces chercheurs qualitatifs alimentent une tradition microsociologique en sociologie du langage et dans la recherche qualitative plus généralement, Joshua Fishman, pour sa part, met en avant une orientation macrosociologique qui résulte elle aussi d'un dialogue avec l'anthropologie linguistique et la sociolinguistique ; orientation qui est toujours représentée aujourd'hui par la revue *Sociology of Language*. Fishman (1976) se fait la cause d'une sociologie des langues qui prône une politique de préservation de la pluralité des langues dans le monde.

En Grande-Bretagne, Basil Bernstein (1971) prend en compte le rôle du langage dans les situations pédagogiques. Il conçoit une sociologie de l'éducation qui tourne autour des codes « élaborés » et « restreints » des élèves. La langue devient ainsi le vecteur d'une structure de classes. Il est fréquent de critiquer Bernstein pour son penchant structuraliste. Celui-ci peut s'expliquer par la valeur distinctive et les effets discriminatoires attachés aux variantes linguistiques, qui s'observent dans les institutions d'éducation au Royaume-Uni. Proche du linguiste Michael Halliday, Bernstein construit l'image d'une société marquée par les inégalités et les discriminations, image qu'on retrouvera plus

tard chez les linguistes de l'Analyse du Discours Critique (CDA) (Fairclough 2003).

Comme aux États-Unis, l'ethnométhodologie constitue en Angleterre une inspiration majeure pour les tendances micro en sociologie du langage. En proximité avec la psychologie discursive, l'analyse conversationnelle s'est établie autour des interrogations critiques sur la construction discursive des identités (Widdicombe et Wooffitt 1995). Dans le même sens, on peut citer les tendances réflexives autour de la sociologie du savoir scientifique (Ashmore 1989; Watson 2009) ainsi que l'ethnographie féministe de la canadienne Dorothy Smith qui rappelle la dimension du pouvoir dans l'acte d'écrire les textes scientifiques (1999).

Dans l'espace francophone, on peut identifier des orientations macrosociologiques, notamment à travers la sociologie bourdieusienne qui examine les rapports d'inégalité qu'entretiennent les producteurs symboliques sur des marchés linguistiques et dans l'espace social (Bourdieu 1982) ainsi que dans les interrogations de Michel Foucault. Dans l'optique de ce dernier, les pratiques discursives servent à mettre une population sous contrôle. À travers le langage, les membres de celle-ci sont coordonnés et sujets à un régime de pouvoir/savoir (Foucault 2004). Au Québec s'est développée une tradition de sociologie discursive du langage qui prône un tournant linguistique en sociologie tout en s'appuyant sur les outils de la lexicométrie (Bourque et Duchastel 1988). Jules Duchastel, par exemple, montre que les approches discursives, suite à l'affaiblissement du paradigme (marxiste) de la production au profit de celui du langage, sont devenues une source du savoir sociologique. Cette tendance a eu pour effet de mettre l'accent sur les dimensions de l'intersubjectivité et, au plan méthodologique, d'augmenter la confiance dans des méthodes informatisées de traitement des données discursives (Duchastel 1993). Certains en France s'inspirent de l'ethnométhodologie, qui représente une perspective microsociologique, afin d'étudier comment le langage est mobilisé par les acteurs pour participer à l'espace public (Quéré 1982; Widmer 2010). D'autres encore, comme Nicole Ramognino, regardent comment le langage s'inscrit dans des types de normativité et contribue à la mise en place d'ontologies du social et de régimes d'existence des réalités sociales (Ramognino 2007).

En regroupant ces approches dans des cas correspondant aux dimensions macro- ou microsociologiques, on obtient une cartographie qui ne peut faire justice qu'à une partie du champ, à savoir les courants qui mettent l'accent soit sur les structures, les institutions et le pouvoir (macro), soit sur les acteurs et leurs pratiques (micro). Or des tendances

transversales existent, qui ne se classent pas forcément d'un côté ou de l'autre, car leur objectif est précisément d'articuler les dimensions macro- et microsociologique. On trouve ainsi en Allemagne, une sociologie du langage qui s'appuie sur les approches herméneutiques du sens; et en France, une sociologie qui insiste sur l'opacité du langage.

2. 1. En Allemagne

En Allemagne, la sociologie du langage est lancée par Thomas Luckmann (1979), une tradition allemande « indigène » qui est aujourd'hui connue sous l'étiquette de « sociologie de la connaissance ». Pour Luckmann, le langage désigne un savoir qui est construit entre les acteurs dans des situations d'échange et qui est ensuite partagé et objectivé au niveau de la société. En prolongeant les traditions herméneutiques et phénoménologiques, la sociologie de la connaissance luckmanienne met l'accent sur les capacités interprétatives de l'individu (Schütze 1975). Proche de l'analyse conversationnelle (Bergmann 1993), Luckmann vise à montrer comment s'articulent les interactions et les institutions sociétales. De même, on peut rappeler ici que l'éthique discursive de Jürgen Habermas a été conçue au départ dans le sens d'une sociologie du langage, ce dont témoigne le titre de la traduction originale en français (Habermas 1995).

Une autre tendance qui ne se laisse pas facilement ranger comme macro- ou microsociologique est celle que l'on observe chez des sociologues au Royaume-Uni et en Allemagne, proches du poststructuralisme et qui porte intérêt au langage. Le poststructuralisme invite les sociologues à réfléchir aux dimensions langagières de la société, notamment dans les *cultural studies* britanniques. En mobilisant les outils de l'analyse saussurienne, Stuart Hall (1980) esquisse un modèle de l'*encoding/decoding*, afin d'identifier les logiques différentes de production du sens dans les circuits médiatiques. La sensibilité poststructuraliste pour les dilemmes de la « représentation » et pour la fragilité du sens social s'observe également dans la sociologie du texte de Pierre Zima (1978). Critiques des accents humanistes sur l'acteur et de la société comme structure toute faite, les sociologues poststructuralistes n'acceptent pas facilement l'alternative micro/macrosociologique.

2. 2. En France

En France, les sociologues qui dépassent l'opposition entre le macro et le micro mettent l'accent sur la matérialité et l'opacité du langage. C'est, du reste, ce qui caractérise la sociologie du langage « à la française », influencée par Pierre Achard (1993). Achard insiste sur la dimension

constitutive du langage dans tout acte social. Les outils linguistiques pourront ainsi déchiffrer les règles et mécanismes linguistiques qui sont partie intégrante des pratiques sociales. À l'opposé d'une sociologie interprétative, basée sur la compréhension naturelle du sens construit par les acteurs, la sociologie du langage a ici un objectif plus ambitieux. Moyennant les notions et outils venant des sciences du langage, comme le carré sémiotique et les oppositions sémantiques, l'énonciation et les marques déictiques, on peut analyser la façon dont le sens social se construit et ainsi réinterroger les courants sociologiques qui posent l'analyse du sens social comme une réponse plutôt que comme un problème. À la différence de la sociologie interprétative, la production du sens n'est pas une activité de compréhension spontanée, mais une activité dont on doit déchiffrer les règles. Et le langage n'est pas tant un moyen de représenter une réalité sociale qu'un ensemble de ressources qui sont mobilisées par les individus quand ils entrent dans le jeu social.

3. Proposition d'un cadre d'analyse

C'est en partant du constat de ces oppositions de focale, que nous souhaitons proposer une vision praxéologique en sociologie du langage, qui permette d'articuler les niveaux micro et macrosociologiques, tout en s'appuyant sur les outils analytiques venant des sciences du langage. L'objectif est de rendre compte des contraintes sociales et linguistiques pesant sur ce que font, disent et pensent les membres d'une société. De ce fait, cette sociologie a affaire à un objet qui renvoie simultanément aux deux dimensions, sociale et linguistique : elle étudie des pratiques qui sont sociales dans la mesure où celles-ci configurent et reconfigurent des rapports entre les membres. Ces pratiques ont également une dimension linguistique dans la mesure où elles mobilisent des ressources sémiotiques (y compris des images, gestes, sons, etc.) pour produire du sens. Dans la mesure où cette créativité est centrale dans la fabrication du social, la question est de saisir les règles et mécanismes de cette production signifiante, articulée aux situations sociales et aux rapports sociaux dans les champs étudiés. En abordant la création du sens social sous l'angle des pratiques langagières, la sociologie du langage que nous souhaitons proposer donne sa place aux savoirs tacites des acteurs, tout en prenant en compte la distribution inégale des ressources entre ces derniers.

D'un point de vue plus méthodologique, ce programme de recherche en sociologie vise à l'articulation d'une analyse de certaines propriétés linguistiques de l'objet discursif avec les processus sociaux que le chercheur

a décidé d'enquêter et d'analyser. La sociologie du langage contribue ici à une sociologie générale, dans la mesure où l'enquête sur les pratiques discursives renvoie à une problématisation sociologique de l'objet de recherche et est appelée par les questions que les sociologues se posent à propos de leur terrain. Ce qui n'est pas sans incidence sur la manière dont s'opère l'articulation entre les données discursives et l'interprétation sociologique. Alors qu'en analyse du discours c'est souvent le concept d'institution comme lieu d'engendrement et de détermination des pratiques discursives qui constitue le pivot de l'articulation, en sociologie du langage le processus analytique prend la forme d'un *couplage* : les descriptions linguistiques de l'objet de recherche sont mises en relation avec différents processus sociaux qui sont l'objet de l'enquête sociologique. Ces processus ne relèvent pas seulement de la détermination institutionnelle, puisque les pratiques langagières participent tout autant de processus d'émancipation, de création ou d'innovation, par lesquels se glisse du changement social là où la société ne l'attend pas toujours.

4. Deux terrains de mise en œuvre d'une sociologie du langage

4.1. Les pratiques discursives des conseillers-emploi entre appel à la subjectivité et naturalisation des conditions d'emploi

Comme le montre Marc Glady dans ses travaux, l'accompagnement des chômeurs ou des salariés en mobilité professionnelle est une activité de part en part langagière, dont l'enjeu social, directement articulé au succès des politiques de l'emploi, est réaffirmé de manière permanente dans l'actualité. L'essentiel du travail du conseiller se fait à travers des actes discursifs destinés à aider, questionner, soutenir, orienter, et souvent contrôler l'action du demandeur d'emploi (Demazière et Glady 2011). Si chaque rencontre est singulière, elle est néanmoins préconstruite par les politiques sociales, les textes de loi et les dispositifs d'accompagnement, les caractéristiques organisationnelles et institutionnelles des acteurs d'accompagnement (opérateurs publics, associatifs ou privés), les routines professionnelles des conseillers... De sorte que l'on peut caractériser cette prolifération de paroles dans une société post-industrielle marquée par un chômage massif et qui cherche à accompagner ses chômeurs, comme un « événement » ayant statut de *formation discursive* (Foucault 1969). En tant qu'elle promeut un modèle de l'accompagnement, notre société encourage un nouveau régime de parole faisant une part essentielle à la narration biographique et au récit de soi.

Une sociologie du langage ne peut manquer d'interroger ce mode de gouvernamentalité. Elle s'attachera donc à analyser la formation discursive de l'accompagnement, en tant qu'elle est co-extensive d'un nouveau régime de vérité, c'est-à-dire comme un dispositif de savoir-pouvoir (Foucault 2004).

Un premier résultat des recherches conduites par Marc Gladly (2011, 2016) est le constat des idéologies contradictoires qui traversent cet univers de pratiques discursives, favorisant des appropriations professionnelles parfois aux antipodes. Discontinu, l'univers discursif de l'accompagnement se fragmente en plusieurs formations discursives antagonistes reliées à des positions idéologiques différenciées. À la rhétorique dominante porteuse d'une idéologie de l'« activation » du chômeur, mettant l'accent sur son engagement procédural dans la recherche d'emploi et sur son contrôle, peut s'opposer une clinique psychosociologique qui dénonce l'instrumentalisation gestionnaire de l'accompagnement et souligne le potentiel émancipateur d'une activité d'élaboration et de mise en mots du rapport au travail; ou encore le discours du syndicalisme qui condamne l'accompagnement comme une pratique de domination, visant à l'alignement conformiste des usagers sur les valeurs du marché libéral de l'emploi.

Toutefois la sociologie du langage ne se confond pas simplement ici avec une analyse du discours car elle étudie moins les discours institutionnels que les pratiques professionnelles et leurs effets sociaux. Certes, s'agissant du monde du conseil, ces pratiques sont avant tout discursives, mais leurs propriétés (énonciatives, argumentatives) ne sont intéressantes qu'en tant qu'elles sont prises en charge dans une démarche d'analyse qualitative et ressaisies dans une problématisation sociologique. Ainsi, ces pratiques d'accompagnement sont-elles analysées selon trois axes de questionnement sociologique, que nous présentons successivement :

a) La question de la place donnée à la subjectivité dans les pratiques relationnelles d'accompagnement

La sociologie des politiques publiques met en évidence un appel constant à la mobilisation subjective des usagers. Les dispositifs publics assistanciers exigent que les demandeurs d'emploi se produisent dans une dynamique de projet, selon un modèle d'entrepreneur de soi. Un sociologue du langage va observer les pratiques discursives pour comprendre comment les conseillers réalisent cette injonction à encourager l'autonomie. On pourrait s'attendre à ce qu'ils soutiennent les questionnements des bénéficiaires, en permettant un travail de subjectivation apte à étayer ces derniers dans les épreuves de la recherche d'emploi. Or nous avons montré (Gladly 2016) que l'activation des chômeurs, sommés de rendre compte de leur

démarche de candidature, l'emportait sur leur écoute. La subjectivité est considérée comme un obstacle plutôt que comme un support du travail d'accompagnement. L'exemple d'interactions enregistrées en 2014 auprès d'un opérateur public d'accompagnement de jeunes cadres en recherche d'un premier emploi ou de salariés bénéficiant d'un CEP (Conseil en évolution professionnelle) témoigne de ce que les pratiques discursives des conseillers-emplois affaiblissent considérablement le potentiel réflexif et émancipatoire du langage. Pris dans des rendez-vous qui s'enchaînent et qui limitent le temps de la rencontre, ces professionnels peinent à prendre en compte l'histoire de vie des usagers. En mettant en œuvre un questionnement directif, ils pré-construisent l'élaboration des projets et ferment le champ des représentations de l'emploi futur. L'interaction se réduit souvent à l'inculcation d'une rhétorique de la vente de soi. Les pratiques discursives ne permettent pas de dépasser les déterminismes du marché de l'emploi mais tendent plutôt à « naturaliser » les trajectoires sociales fragilisées des bénéficiaires.

b) La question des orientations normatives de l'action

Définies « par le haut », les pratiques des conseillers-emploi sont contraintes par le cadre normatif des politiques publiques. Mais dans le domaine de la relation aux usagers, le travail réel est loin de s'aligner sur le travail prescrit. Les sociologues de la relation de service ont montré que les professionnels s'appuient sur un travail interprétatif qui vise l'ajustement aux besoins de l'utilisateur et l'individualisation, caractéristiques de tout travail pour et sur autrui. Un sociologue du langage va donc chercher à rendre compte d'une normativité « par le bas » qui met en lumière l'effectivité des délibérations concrètes, la complexité discursive des interactions et les ambiguïtés des cadrages normatifs de l'action. C'est ce qui permet de comprendre par exemple que la norme d'activation, qui est la plupart du temps affirmée avec force dans les pratiques discursives (« il faut intensifier votre démarche ! »), peut dans certains cas être atténuée ou abandonnée au profit d'une interaction de soutien et d'exploration psychologique, donnant à voir une professionnalité capable d'alterner injonction et empathie. Les pratiques discursives sont alors marquées par des formes discursives de négation des injonctions institutionnelles : « ben c'est pas grave », « vous n'êtes pas obligée », « il n'y a pas d'urgence ! ».

c) La question des compétences communicationnelles des conseillers-emploi

À un troisième niveau, les pratiques discursives permettent d'éclairer les compétences communicationnelles des professionnels de l'emploi.

Analysant la diversité des accompagnements, les sociologues remarquent l'existence de styles interactionnels différenciés, des manières d'être et de faire dans le rapport à autrui, qui s'interprètent à partir de déterminations liées à l'habitus de classe, à l'ethos professionnel et au parcours biographique des conseillers. Un sociologue du langage approfondit cette interprétation en croisant l'analyse des pratiques discursives des conseillers en situation d'accompagnement avec des entretiens biographiques de ces mêmes professionnels. On découvre par exemple que l'incitation des chômeurs à mettre en place des enquêtes professionnelles pour rencontrer des dirigeants d'entreprise sous couvert de découvrir leur secteur d'activité, renvoie directement à l'expérience réussie d'une consultante qui dans son propre parcours a ainsi réussi à se repositionner dans l'emploi. Ou encore que des pratiques discursives qui refusent de prendre en compte les fragilités psychologiques des chômeurs renvoient directement à l'ambivalence d'un conseiller-emploi face à son propre vécu de bilan de compétences. Dans les deux cas, ce sont des marqueurs (comme les formes de discours rapportés dans les entretiens biographiques) qui guident l'interprétation et orientent vers des énoncés-clés qui réapparaissent dans les pratiques discursives des professionnels.

4. 2. Le discours académique comme pratique de positionnement des chercheurs

La recherche comme une pratique sociale qui mobilise le langage, c'est l'approche défendue par Johannes Angermuller (2013b, 2015) dans son analyse du monde académique à partir des pratiques discursives des chercheurs. Pour l'auteur, la recherche est une pratique à la fois conceptuelle – dans la mesure où elle vise à la production d'un savoir spécialisé – et sociale – dans la mesure où elle permet aux chercheurs de se positionner dans le monde professionnel qu'est celui de la recherche. Or c'est le langage qui est le vecteur de l'engagement des chercheurs dans des dispositifs de pouvoir institutionnels (Angermuller 2013a). Publier dans des revues et intervenir dans des colloques est une activité qui participe à définir leur place dans le discours académique et marque ainsi leur présence et leur visibilité dans une communauté.

En examinant l'activité de recherche comme une pratique de positionnement, Angermuller met l'accent sur deux points. Premièrement, les chercheurs ne sont pas des acteurs libres et autonomes qui poursuivent leurs objectifs propres. Tout au contraire, la question est de savoir comment ils deviennent des «sujets» en entrant dans le discours et en y définissant leur place. Le discours contribue ainsi à rendre visibles les positions de

ceux qui parlent et à les déployer par rapport aux autres. Deuxièmement, dans la mesure où ces places sont construites dans les échanges discursifs, les acteurs ne sont pas des êtres dupes, déterminés mécaniquement par des structures discursives. Les participants d'un discours témoignent de leurs capacités pratiques à se mettre en rapport avec les autres en utilisant le langage. C'est en montrant leur savoir-faire tacite et en mobilisant leurs ressources sociales qu'ils entrent dans un jeu de positionnements, dans un monde marqué par les hiérarchies et les inégalités.

Comment rendre compte des pratiques sociales des chercheurs? Ces pratiques mobilisent des marques énonciatives (telles qu'un pronom, comme *je*) qui se composent d'une forme (par exemple le signifiant *je*) et d'une instruction à l'interprétation (« Cherchez la personne qui prend en charge l'énonciation! »). En déclenchant et en orientant les activités interprétatives des utilisateurs, ces marques permettent à ces derniers de coordonner les relations interhumaines. En mobilisant des énoncés, les chercheurs constituent un espace dialogique et dialogal dans lequel les participants s'efforcent de trouver leurs places. Ces places sont le produit de dynamiques entre des acteurs qui sont tous imbriqués dans un jeu de démarcations et de distinctions, permettant à certains d'entrer dans le monde académique et de s'y faire reconnaître en tant qu'acteurs légitimes.

Mobilisant de très nombreux chercheurs sur des périodes longues, le monde académique peut aboutir à une répartition inégale de la valeur attribuée aux chercheurs. Dans ses travaux comparatifs, Angermüller a ainsi pu montrer comment la valorisation des chercheurs dans les communautés universitaires passe par leur catégorisation (Angermüller 2017). Les catégories qui définissent leur place dans le monde académique sont parfois obligatoires (par exemple leur statut comme *étudiant* ou *professeur* et leur identité disciplinaire comme *sociologue*, *historien*, *mathématicien*...); parfois elles sont facultatives (comme le rôle d'expert médiatique ou de conseiller politique). Certaines catégories ont un caractère générique et ne sont pas obligatoirement requises pour une carrière académique (le genre, la nationalité, etc.). D'autres sont informelles ou relèvent d'un jugement personnel (« un bon orateur », « mon camarade de classe »). De manière plus générale, les chercheurs doivent jouer avec des existences multiples, qui ne sont pas seulement académiques mais aussi personnelles : être mère de famille le matin et supporter de football le soir. Les « chercheurs » sont ainsi des êtres hybrides, confrontés au défi d'atteindre une certaine cohérence dans leur subjectivité discursive, malgré les contraintes les poussant constamment dans des directions contraires.

Si les catégories sont mobilisées dans la construction discursive de la subjectivité d'un chercheur ou d'une chercheuse, elles traduisent souvent des contraintes institutionnelles qui sont spécifiques à un pays. Pour pouvoir réclamer un certain statut dans une université, par exemple, le chercheur doit passer par des procédures d'évaluation (l'habilitation est obligatoire en France mais pas aux États-Unis). Dans ces procédures, les catégories informelles et personnelles construites dans le discours jouent souvent un rôle central et parfois les inégalités symboliques qui se créent dans les échanges discursifs sont traduites directement en reconnaissance institutionnelle. La sociologie américaine montre par exemple de grandes disparités dans les salaires académiques, disparités qui semblent aller de pair avec une orientation des chercheurs vers un marché de revues et publications plus spécialisées. En France, en revanche, les hiérarchies entre chercheurs sont moins directement liées à un marché de spécialistes et plus à la présence des chercheurs dans des réseaux et alliances universitaires. De ce fait, de telles différences peuvent expliquer pourquoi les citations sont souvent moins fréquentes et plus implicites et pourquoi on tend à y privilégier un savoir plus holistique.

On peut alors s'interroger sur les dimensions sociales des textes et des interactions. Des pratiques discursives quotidiennes comme la citation et la paraphrase ont des effets sociaux qui se manifestent directement en termes de croissance d'inégalités (Angermuller 2009). C'est parce que les chercheurs participent à une bataille discursive incessante pour exister professionnellement, qu'ils ne cessent de consolider le découpage en champs disciplinaires, en courants, en écoles, toujours plus ou moins en luttes ou en concurrence. C'est à travers le discours académique que de grandes populations de chercheurs sont coordonnées et structurées ; des lignes de démarcation sont tracées ; les alliances sont nouées. Mais si ce discours déploie et agence un grand nombre d'acteurs, aucun d'entre eux n'est réduit à la seule position de « chercheur ». Les chercheurs doivent ainsi faire face à des contraintes contradictoires : par exemple, s'impliquer dans des tâches administratives, être présents dans les médias, s'engager en tant qu'experts ou en tant que militants...

5. Conclusion

Le langage est une question cruciale pour les sociologues. Repartir des travaux des pionniers nous a conduit à montrer les courants et questionnements d'un champ qui est marqué à l'origine par des orientations micro- et macrosociologiques. La sociologie du langage nous rappelle que le social se réalise en grande partie à travers les pratiques langagières

et que les pratiques langagières sont des pratiques sociales. Certes des pratiques qui mobilisent des ressources sémiotiques pour la réalisation du sens, mais qui n'en sont pas moins des activités profondément sociales, renvoyant aux relations qu'entretiennent les individus dans des rencontres mutuellement orientées, c'est-à-dire dans des rapports sociaux. Le langage a également partie liée avec le pouvoir dans la mesure où tout acte linguistique opère dans une population d'individus et contribue à y affirmer un ordre. Les pratiques langagières relèvent en effet d'un arrangement institutionnel – d'un dispositif – qui coordonne les membres de la population. En définissant les places que les sujets occupent dans la vie sociale, le langage ne peut pas ne pas faire corps avec les hiérarchies et les inégalités que celui-ci ne manque pas d'établir.

Si nous plaignons pour une sociologie du langage, qui sache saisir ce dernier comme une dimension essentielle de tout objet social et qui montre son articulation aux autres propriétés du social, c'est parce que nous pensons que cette dimension n'a pas fait l'objet jusqu'ici d'un investissement théorique suffisant de la part de la discipline. À notre avis, cela conduit à deux écueils : celui de favoriser des théorisations partielles et *ad hoc* des dynamiques socio-symboliques, sans cumulativité suffisante des travaux sur les pratiques langagières organisant la production du sens ; celui de subsumer les dynamiques langagières sous des conceptualisations larges et peu définies (comme en attestent les usages, souvent peu spécifiés dans la sociologie contemporaine, des termes de : croyances, représentations, idéologies, référentiels cognitifs, etc.). Plus grave, l'oubli de la matérialité langagière conduit à des pratiques de recherche et d'interprétation des données qui, dans leurs tentatives successivement illustrative ou restitutive, fragilisent l'approche compréhensive (voir à ce propos la critique plus que jamais pertinente de Demazière et Dubar 1997). Or le langage ne peut être considéré comme une donnée transparente aux observations sociologiques. Il n'est pas une simple fenêtre ouverte sur le sens, lequel pourrait être ainsi saisi dans un acte d'évidence spontanée. Le sens est une production, une construction reposant sur des agencements discursifs. Ces derniers ont une opacité qui doit être reconnue, déconstruite et analysée, car elle témoigne de la créativité symbolique des acteurs dans les contextes spécifiques de la vie sociale. Car si la sociologie du langage met l'accent sur la matérialité opaque du langage, elle ne passe pas sous silence la part des acteurs dans la création du sens, selon les circonstances et les contraintes dans lesquels ils sont plongés.

Références bibliographiques

- Achard P. (1993), *La sociologie du langage*, Paris, PUF.
- Angermuller J. (2009), «Citer les autorités du discours intellectuel. Tel Quel et la création de la Théorie», *Regards sociologiques* 37/38, p. 175-183.
- Angermuller J. (2013a), «Discours académique et gouvernementalité entrepreneuriale. Des textes aux chiffres», dans Temmar M., Angermuller J. & Lebaron F. (éds), *Les discours sur l'économie*, Paris, PUF, p. 71-84.
- Angermuller J. (2013b), "How to become an academic philosopher. Academic discourse as a multileveled positioning practice", *Sociología histórica* 3, p. 263-289.
- Angermuller J. (2015), «Le discours comme pratique langagière. Construire la place des chercheurs dans le discours académique», dans Canut C. & von Munchow P. (dirs), *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Lambert Lucas, p. 145-154.
- Angermuller J. (2017), "Academic careers and the valuation of academics. A discursive perspective on status categories and academic salaries in France as compared to the U.S., Germany and Great Britain", *Higher Education*.
- Angermuller J. & Wedl J. (2014), «Diskursforschung in der Soziologie», in Angermuller J., Nonhoff M., Herschinger E., Macgilchrist F., Reigl M., Wedl J., Wrana D. & Ziem A. (eds), *Diskursforschung. Ein interdisziplinäres Handbuch. Band 1 : Theorien, Methodologien und Kontroversen*, Bielefeld, transcript, p. 162-191.
- Ashmore M. (1989), *The Reflexive Thesis. Writing Sociology of Scientific Knowledge*, Chicago, Chicago University Press.
- Bergmann J. (1993[1987]), *Discreet Indiscretions. The Social Organization of Gossip*, New York, Gruyter.
- Bernstein B. (1971), *Class, Codes, and Control. Four Volumes*, London, Routledge/Kegan Paul.
- Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Bourque G. & Duchastel J. (1988), *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*, Montréal, Les éditions du Boréal.

- Cicourel A. V. (1979), *La Sociologie cognitive*, Paris, PUF.
- Cohen M. ([1956] 1971), *Matériaux pour une sociologie du langage I+II*, Paris, Maspero.
- Demazière D. & Dubar C. (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- Demazière D. & Glady M. (2011), « Introduction », *Langage & Société* 137(3), p. 7-15.
- Duchastel J. (1993), « Discours et informatique : des objets sociologiques ? », *Sociologie et sociétés* 25(2), p. 157-170.
- Fairclough N. (2003), *Analysing Discourse. Textual Analysis For Social Research*, London/New York, Routledge.
- Fishman J. A. (1976), "The Sociology of Language. An Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society", in Fishman J. A. (ed.), *Advances in the Sociology of Language. Volume I : Basic Concepts, Theories and Problems : Alternative Approaches, 2nd edition*, The Hague, Mouton, p. 217-404.
- Foucault M. (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Foucault M. (2004), *Territoire, population, sécurité*, Paris, Gallimard/Seuil/EHESS.
- Glady M. (2011), « Pratiques d'accompagnement des demandeurs d'emploi. L'apport de la sociologie du langage », *Langage & Société* 137, p. 17-45.
- Glady M. (2016), « "On va arrêter de se raconter des choses qui servent à rien". Le barrage à la subjectivité dans les pratiques discursives d'accompagnement des évolutions professionnelles », *Langage & Société* 58, p. 17-34.
- Goffman E. (1987), *Façons de parler*, Paris, Minuit.
- Habermas J. (1995), *Sociologie et théorie du langage*, Paris, Armand Colin.
- Hall S. (1980), "Encoding/Decoding", *Culture, Media, Language: Working Papers in Cultural Studies, 1972-1979*, London, Hutchinson, p. 128-138.
- Leimdorfer F. (2011), *Les sociologues et le langage. Langage, sens et discours en sociologie*, Paris, Éditions Maison des sciences de l'homme.

- Luckmann T. (1979), « Soziologie der Sprache », in König R. (ed.), *Handbuch der empirischen Sozialforschung*, Stuttgart, Deutscher Taschenbuch Verlag, p. 1-116.
- Mead G. H. ([1934] 2006), *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France.
- Quéré L. (1982), *Des miroirs équivoques. Aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier.
- Ramognino N. (2007), « Normes sociales, normativités individuelle et collective, normativité de l'action », *Langage & Société* 119, p. 13-41.
- Ruiz J. R. (2009), "Sociological discourse Analysis: methods and logic", *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research* 10(2), p. art. 26. En ligne : <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1298/2882>
- Sacks H., Schegloff E. & Jefferson G. (1974), « A simplest systematics for the organization for turn-taking in conversation », *Language* 50(4), p. 696-735.
- Schütze F. (1975), *Sprache soziologisch gesehen. 2 Bde. Bd. I : Strategien sprachbezogenen Denkens innerhalb und im Umkreis der Soziologie. Bd. II : Sprache als Indikator für egalitäre und nicht-egalitäre Sozialbeziehungen*, München, Fink.
- Smith D. E. (1999), *Writing the Social : Critique, Theory, and Investigations*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press.
- Vološinov V. N. ([1929] 2010), *Marxisme et philosophie du langage : les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Watson R. (2009), *Analysing Practical and Professional Texts. A Naturalistic Approach*, Surrey, Ashgate.
- Widdicombe S. & Wooffitt R. (1995), *The Language of Youth Subcultures. Social Identity in Action*, New York, Harvester Wheatsheaf.
- Widmer J. (2010), *Discours et cognition sociale. Une approche sociologique*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Zima P. (1978), *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, Union générale d'éditions.